

## LES « RÉVOLUTIONS » PÉDAGOGIQUES AU SECOND DEGRÉ (suite et fin)

L'analyse des «révolutions» pédagogiques faite par Michel BARRÉ (L'Éducateur n° 1) est essentielle pour situer le mouvement dans le contexte actuel. Janou complète en écho cet article pour montrer ce que deviennent ces «révolutions» (qu'elle appelle d'ailleurs «réformes»...) dans notre vécu quotidien au second degré. Sa vision est peut-être un peu pessimiste, mais elle est surtout réaliste. Le risque, après avoir lu ces analyses, serait cependant de baisser les bras. Aussi voudrais-je prolonger leur réflexion pour recentrer notre action.

Tout d'abord aux révolutions énoncées par Michel, je voudrais en ajouter une : celle de la «démocratisation» par l'uniformisation des classes de premier cycle. La suppression de filières s'est vu adjoindre des innovations successives (soutien et approfondissement, pédagogie différenciée, travail autonome, etc.). Mais comme ni les moyens financiers, ni la formation des maîtres n'ont accompagné ces solutions miracles à l'hétérogénéité de niveaux, la dégradation s'accélère. Actuellement, la réalité des classes des collèges est caractérisée d'une part par une baisse générale de niveau (due à la fois à la série de révolutions ratées évoquées par Michel et au simple regroupement d'enfants ayant des rythmes d'acquisitions différents), d'autre part (et c'est un corrélat) par une agitation croissante, et même une montée de la violence. Cela s'explique : dans la même classe, ceux qui suivent le rythme imposé par les «programmes» s'ennuient quand les enseignants ralentissent pour en attendre d'autres ; ceux qui se sentent largués dès la fin septembre chahotent pour faire remarquer qu'ils existent encore quand même.

Le résultat côté enseignants est caractérisé par un certain nombre de réactions de défense :

- L'absentéisme démultiplié ;
- Le renforcement croissant de la répression : rétablissement des notes, des colles, des avertissements, des exclusions ;
- Au moment de l'orientation : tous les moyens possibles pour rétablir des

filières masquées qui, redonnant un minimum d'homogénéité aux classes, rendront à nouveau possible le pouvoir-savoir du prof sous forme de cours magistral ; alors, en fin de 5°, les dossiers L.E.P. se multiplient ; les classes de C.P.P.N. - C.P.A. deviennent des poubelles de plus en plus hétéroclites, où des adolescents qui ont effectivement choisi l'apprentissage d'un métier côtoient les «emmerdeurs» rejetés des classes de 5° et 4°, qui n'ont pas du tout envie d'aborder la vie du travail, et qui considèrent cela comme une sanction.

Le système se détériore à une rapidité accélérée, enfants et adultes vivent de plus en plus mal, et il faut qu'on soit prêts pour quand «ça va craquer» (car ça va craquer !).

En attendant, comment vivre le quotidien en récupérant les restes des fausses réformes pour en faire une insurrection permanente contre les marchands de sommeil ? Je prétends que c'est possible à une double condition : être d'une vigilance sans faille, et évoluer très vite au niveau des pratiques quotidiennes, en fonction des nouvelles atteintes à notre authenticité, en essayant, par dessus le marché, de rester lucide sans sombrer dans le pessimisme.

• 24 élèves par classe (et moins d'heures/année) : on travaille moins bien qu'à 35 dédoublables. C'est vrai. Je réponds en essayant :

- d'accélérer l'apprentissage du travail en ateliers par l'élaboration d'outils plus précis (plans de travail à la journée et non plus à la semaine ; fiches de lecture plus détaillées, etc.). On y perd en tâtonnement sur l'apprentissage du travail en groupe, mais on y gagne une autonomie plus rapide des ateliers permettant de me libérer par un travail plus précis avec 8 ou 10 élèves sur l'expression libre ;
- de travailler en équipe étroite avec le documentaliste, qui accueille régulièrement un ou deux ateliers au C.D.I. (enregistrements magnéto, recherches documentation, etc.).

• Révolution de la concentration : Dommage pour le collège de campagne qui devait être construit il y a quelques années, alors que c'est un deuxième collège qui fut construit dans la ville. Mais le résultat est la cohabitation des enfants issus de la bourgeoisie d'une ville de province et ceux issus des milieux ouvriers agricoles : cet aspect de l'hétérogénéité donne vite une dimension politique à une pédagogie qui se veut promotrice de communication de dialogue !

• Pour les révolutions du tiers-temps, des contenus, audio-visuelle, cybernétique et psycho-sociologique, je n'ajouterai rien aux propos de Michel et Janou.

• Par contre, pour la révolution de la déscolarisation, je nuancerai ce que dit Michel : notre choix est de rester dans l'institution, oui. Mais n'empêche qu'on s'y sent de plus en plus mal, et surtout de plus en plus seul. Janou n'évoque pas cet aspect, peut-être ne le ressent-elle pas comme moi. Je trouve les relations avec les collègues de plus en plus difficiles. Et pourtant, depuis neuf ans que je suis dans l'établissement, j'avais fini, il y a trois ans, par constituer une équipe. Nous travaillions de plus en plus étroitement, allant même, avec une collègue, jusqu'à un décroisement total sur une classe. Je commençais à croire qu'on pouvait sortir de l'isolement. Et puis, face à la baisse de niveau, à l'agitation évoquées par Janou, l'«équipe» décide de «donner un tour de vis» et m'interpelle pour que je sanctionne, je mette des notes, sur des critères de résultats (et non d'effort), des avertissements. Je me sens prise au piège de cette équipe à laquelle j'avais cru. Tant qu'il n'y eut pas de problème, il y eut équipe. Face aux vrais problèmes (qui sont la limite du système pris à sa propre logique), l'équipe se révèle être un bloc encore plus solide pour coincer des enfants. Cela évoluera-t-il ? Il y a toujours dialogue. Mais je me sens encore plus isolée. Cependant, plus que jamais, j'éprouve et j'affirme nos différences. Dans de telles circonstances, l'équipe ne me semble plus la panacée. Et comme le Ministère a refusé l'idée d'une véritable équipe lors de la création d'un collège (pour lequel une quarantaine de copains du mouvement postulaient), j'essaie de maintenir au maximum le dialogue avec les parents, je suis moins pressée de l'établir avec les collègues. Il ne s'agit donc pas de déscolariser, de sortir du système, mais de rester soi-même, avec ses convictions, ses engagements, au sein de ce système. Et pour cela, il faut une réponse différente pour chaque jour, avec, comme objectifs permanents ceux énoncés précédemment par Michel et Janou (dans les n° 1 et 2).

Mauricette RAYMOND